



CLASSIQUES
GARNIER

« Annexe II. Manuel Devaldès, “L’Art nouveau”, *La Revue rouge*, 1896 »,
Littérature et Art nouveau. De Mallarmé à Proust, p. 647-649

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-14326-0.p.0647](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-14326-0.p.0647)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2022. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

ANNEXE II

Manuel Devaldès, « L'Art nouveau »,
La Revue rouge, 1896

Le bel événement de ce janvier dernier, certes, ce fut l'ouverture de ce sanctuaire d'Art qu'à juste titre M. Bing a dénommé : L'Art nouveau, manifestation en prélude à l'instauration de l'Art dans la vie journalière, geste isolée en ce pays mais marchant de concert et internationalement liée aux belles expositions d'art décoratif de Londres et de la Libre Esthétique et de la Toison d'or à Bruxelles.

Ma visite en un jour où la salle était délivrée des papotages du snobisme, où je pus savourer à l'aise du regard les formes légères et graciles de ces meubles, les suaves et gracieux contours de ces verreries, de ces vases, les couleurs si allègrement clameuses ou tendrement discrètes de ces peintures, décorations ou tapisseries, pourrait faire l'objet d'un ardent poème de l'Adoration du Beau.

C'est bien là le rendez-vous de ce qu'il y a de vraiment vivant et jeune parmi les artistes des nouvelles écoles. Là sont réalisées des conceptions inédites ou peu divulguées. On a critiqué l'épithète de « nouveau » qu'avait donnée à son exposition M. Bing ; on n'a – je le crois – pas compris sa pensée. Il y a là très peu de choses irrévélées pour nous, critiques d'art, mais pour la foule qu'il appelle à la visite de son exposition, tout cela est nouveau puisque ne date que de quelques années. Je trouve qu'au contraire il s'est produit un effort évident à sortir des enseignements surannées en ces temps derniers et que le résultat de cette tendance figure là. Des meilleurs – sinon tous – parmi les artistes impressionnistes et symbolistes y figurent et les rares artistes frais émoulus des écoles vieillottes qui y exposent se montrent sous un jour supérieur à celui de leurs productions précédentes.

Les longues énumérations d'œuvres me répugnent, c'est besogne de catalogueur ; aussi bien n'ai-je ici qu'à traduire mon impression de

l'ensemble, c'est ce que je fais. Cependant, je signalerai en passant la dignité somptueuse du Salon Besnard, décoré d'un plafond et de panneaux exquis du maître, dans la manière robuste et claire que l'on sait ; une cheminée avec chauffeuses de Van der Velde et un paravent peint du si précieux artiste Bonnard sont, ainsi que les verrières des fenêtres en parfaite harmonie avec le reste de la pièce. Comme on est loin des clinquants salons Louis XV !

Je signalerai aussi la Salle à manger avec meubles de Van der Velde charmants de simplicité, la vaisselle décorée par Vuillard a le charme de l'inédit dans ce genre, la cheminée de Van Rysselberghe est appropriée au goût de l'ameublement.

Je dirai beaucoup d'éloges du Fumoir de Van der Velde en collaboration avec Georges Lemmen, parfaitement accueillant, rempli de la douce intimité qui sied à cette salle de confidences masculines.

La Chambre à coucher de Maurice Denis a été très diversement appréciée. Il y a là cependant dépense de force talent, mais on n'a pas dû comprendre la pensée, traduite en de symboliques représentations, d'érotisme maladif et virginal que j'ai toujours aimé trouver dans les œuvres du jeune maître.

Il y a encore le Boudoir-sachet de Conder, mais tout serait à citer pour la répudiation du déjà-vu, la recherche de l'inconnu, du mystérieux, tout en restant dans une exquise simplicité, pour le désir de l'œuvre belle, à la fois simple et évocatrice. On sent que telle est la préoccupation des exposants, et cela est bien, et cela est beau.

Il y a aussi de petites sculptures, des maîtres actuels sont représentés, Rodin, Constantin Meunier et des maîtres prochains, Jean Dampt, Fix Masseau, Alex Charpentier, Pierre Roche, Victor Rousseau.

Il y a des bijoux – oh ! quels bijoux – des poteries, des vitraux et des verreries de Tiffany, des grès de Dalpeyrat, des tapisseries. Je ne cite que très peu de noms, presque tout serait à nommer et l'espace me manque. Je dis seulement que presque tout est beau et sans reproche – au moins pour l'heure présente.

Il y a aussi des tableaux, et c'est là le seul reproche que j'adresserai à M. Bing qui eût dû s'en tenir pour la peinture, à la décoration murale et ne pas chercher à assembler d'inutiles toiles peintes entourées de cadres baroques sur les murs qui eussent produit un effet autrement imposant s'ils avaient été ornés de peintures décoratives, telles certaines

pièces de la galerie, ou de papiers peints originaux. Encore est-ce là un détail d'organisation excusable pour une première exposition et M. Bing voulant sans doute faire intégralement œuvre de « nouveau » reconnaîtra la justesse de la critique. Le rôle du tableau de chevalet sera nul dans le monde où doit fleurir l'Art rénové. Mais je n'insiste pas ; le talent de ces peintres eût été mieux employé à la décoration et c'est en considérant ce qu'il eût pu engendrer que j'ai eu quand même grande joie à contempler les Luce, les Van Rysselberghe, les Besnard, les Signac, les Henri Martin, les Aman-Jean, les Brangwyn et tant d'autres œuvres maîtresses.

Il est à supposer que M. Bing tiendra compte des critiques et qu'aussi il étendra son essai de rénovation à d'autres manifestations de l'art appliqué. Il y a là, en tout cas, une tentative louable, appelée à la réussite malgré les ennemis intéressés ou simplement stupides qui se sont levés contre elle. On a, par exemple, vu comment M. Arsène Alexandre, critique d'art, mais *arriviste* avant tout, l'avait salie, comment il avait retourné sa veste et vilipendé ceux qu'hier il soutenait.

Mais laissons ces sanies. Au sortir du Temple esthétique, franchie la porte aussi inédite de Louis Bonnier contemplant les charmantes frises de Brangwyn, l'imagination s'essore vers les lointains du Rêve et une Renaissance – utile celle-là – apparaît imminente, pour la Vie belle et bonne.